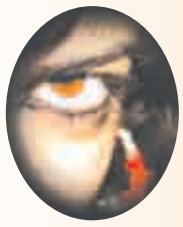
AD GLADIUM

Biographie non-autorisée d'une époque



Par Sarah Haidar

Le monde vit une époque médiocre, sans doute la plus misérable de toute l'histoire de l'humanité, non pas parce que les guerres sont plus atroces que celles d'avant, la famine et les maladies plus meurtrières, l'ignorance et la peur plus paralysantes. Non, le monde patauge dans le déclin parce que, d'abord, il croit être au sommet de la civilisation et que celle-ci ressemble de plus en plus à la négation de l'esprit et de la liberté.

Plus aucun souffle de résistance, plus de livres ni de musiques contestataires, plus de journaux vraiment indépendants, plus de noms qui lorsqu'on les voit, on sait que les mots fuseront comme un canon de justice et de grandeur, plus de contrepoids syndical ou d'opposition, plus de peuples capables d'ébranler les puissants ni de puissants désireux de laisser l'Histoire plus ou moins propre. Avant-hier, nous avons été conviés à la projection d'un documentaire sur le capitaine Thomas Sankara à l'Institut français de Bamako. Un film construit exclusivement sur des centaines de déclarations de ce chef d'Etat burkinabé assassiné en 1987. Chacune de ses phrases suscite tantôt les rires tantôt les applaudissements du public nombreux. Son visage d'archange et son sourire indélébile remplissent l'écran et magnétisent le regard de manière quasi-mystique. L'adhésion totale de l'assemblée au moindre propos du capitaine idéaliste est à la fois touchante et pathétique car elle est davantage l'expression d'une douleur intériorisée que d'une admiration simpliste. On sent en effet que la personnalité et le destin de Sankara illustrent à eux seuls l'extinction de tous les possibles, non seulement africains mais aussi universels. Ses envolées lyriques, son humour, son idéologie, sa politique volontariste, son art oratoire parfois populiste, sa sincérité presque désespérante, ses coups de gueule contre l'impérialisme et son amour fou pour son peuple ont pu exister et survivre durant quatre ans parce que l'époque s'y prêtait encore ; elle pouvait encore accepter l'avènement d'un homme aussi déraisonnablement utopiste, elle était surtout capable de l'aimer et de lui offrir quelques années de rêve avant de se réveiller avec une méchante gueule de bois et de décider qu'il n'est plus possible d'assumer un tel écervelé de la révolution. Il en va de même pour toutes les belles fulgurances qu'a connues le monde durant une partie du XXe siècle : à défaut de durer et de changer la face de l'humanité, elles ont survécu un certain temps avant de se laisser éteindre par lassitude ou par «stratégie de choc» mais elles ont eu le mérite de secouer leur époque, d'esquisser les traits d'un homme nouveau et de créer une certaine idée du Sublime.

Aujourd'hui, il semble qu'il est strictement impossible de voir jaillir une telle force de déstabilisation du conformisme aliénant car au sommeil profond du monde de l'époque précédente, s'est substitué un état végétatif d'autant plus irréversible que les comateux sont persuadés d'être en vie, épanouis et libres. Ils consomment, regardent des films soporifiques, écoutent des musiques écrites avec un crayon de coloriage, lisent des romans-berceuses, profitent des bienfaits d'une technologie abrutissante, ont les yeux scotchés à leurs smartphones ou à leurs télés, le nez plongé dans les miasmes de leur paperasse interminable, le cœur grignoté par des religions ou par des philosophies tronquées avec date de péremption. Ils sont heureux dans cette immense cage qui les protège des incertitudes et des angoisses existentielles ; ils ne se posent presque plus de questions ou alors trouveront rapidement des réponses fabriquées dans des laboratoires pharmaceutiques ou dans des manuels de bien-être…

L'époque peut cependant tolérer, voire encourager, certains esprits récalcitrants car, dans leur fascination béate pour les modèles du passé et par leur inoffensivité intrinsèque, ils servent à faire croire au monde qu'il palpite encore.

S. H.

djoum@hotmail.com

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

LITTÉRATURE

Amine Zaoui à l'assaut des tabous

L'écrivain Amine Zaoui a animé la deuxième édition du forum culturel initié par la direction de la culture de la wilaya de Jijel en présence d'une nombreuse assistance à la salle des conférences du centre culturel islamique Ahmed-Hemani.

Photo : DR

En effet, lors de cette édition, l'auteur *Du miel de la sieste* a fait un tour d'horizon sur la création littéraire en deux langues à partir de sa riche expérience. Comme il fallait s'y attendre, l'auteur de *La soumission* a tiré à boulets rouges sur les tendances conservatrices moralisantes dans l'œuvre litterraire en citant les ouvrages *Abennouas, Les Mille Et Une Nuits* et certains chefs-d'œuvre de la littérature arabe du temps des Abbassides. A ses yeux, ces chefs-d'œuvre étaient plus osés concernant la question du tabou et du sacré. L'auteur de *La reine* a déclaré ouvertement que celui qui n'aborde pas le tabou n'est pas un vrai romancier.

Interrogé sur l'algérianité de la littérature algérienne écrite en langue française, Amine Zaoui a estimé que «l'âme des œuvres de Mouloud Feraoun, Mohamed Dib, Kateb Yacine est indiscutablement algérienne car leur imaginaire est purement algérien bien qu'elles soient écrites dans la langue de Voltaire. «Je ne partage pas l'avis qui disait que la langue française est un butin de guerre car je suis un enfant de l'Algérie post-indépendante et je n'ai pas de complexe vis-à-vis de la langue de Voltaire, je maîtrise l'arabe et je comprends l'amazighité.»

Sur son passage, réfutant l'incapacité de la langue arabe dans la création littéraire, l'auteur de *La Chambre de la vierge impure* a souligné que la langue qui a porté le Coran est une langue grandiose et immense.

L'hôte du forum culturel n'a pas manqué de mettre l'accent sur le facteur culturel dans la vie des nations et des sociétés en disant, «un peuple cultivé est capable de faire sortir la poubelle au temps précis» sans omettre toutefois de mettre en valeur les efforts consentis par les pouvoirs publics dans le domaine culturel ces dix dernières années.

Notons enfin que le modérateur du débat, en l'occurrence le directeur de la culture de la wilaya a réussi le pari de faire de ce forum un espace de débat et d'échange entre Amine Zaoui, dont les œuvres ont été traduites en une dizaine de langues, et des acteurs culturels locaux en quête de ce genre de rendez-vous culturels dans la ville de Jijel.

B. M. C.

BORDJ-BOU-ARRÉRIDJ

La culture c'est comme une plante, elle meurt si l'on oublie de l'arroser !

La culture à Bordj-Bou-Arréridj est au bord du naufrage. Cette affirmation ne surprendra que ceux qui ne tiennent pas compte des motivations des artistes et de la population, qui ont soif de liberté et d'expression artistique et culturelle comme le théâtre, la danse, la musique, la poésie ou les débats littéraires.

Tous les jeudis, un groupe d'artistes se produit sur l'esplanade de la maison de la culture Mohamed-Boudiaf par des chants, de la musique de la danse, du théâtre et toute forme d'expression artistique pour lutter contre le spectre du «suicide» culturel. Les artistes dénoncent l'absence de programme culturel depuis 2011 à ce jour : absence d'ateliers des arts plastiques, art traditionnel, de danse, de musique, de théâtre, de colloques sur les écrivains de Bord-Bou- Arréridj comme Benhadouga et Nouiouette Lehmadi, absence d'un débat scientifique avec le professeur en neurochirurgie, M. Alim Louis Benabid, qui est une sommité mondiale. Pour sa découverte d'une technique révolutionnaire d'opération des patients atteints de la maladie de Parkinson, il a reçu le prix 2015 Breaktrough Prize aux USA , une sorte de prix Nobel. Il va sans dire que le professeur avait l'habitude de venir à Bordj-Bou-Arréridj pour faire des conférences sur la médecine, et ce, sur invitation des autorités locales (le professeur Benabid est de la localité).

Faut-il encore rappeler le rôle de la culture dans le développement humain ? Il y a aussi la menace d'acculturation, d'autodafé de la culture qui touche les pays du Maghreb et d'Afrique plus particulièrement, comme elle s'infiltre depuis plus d'un demi-siècle en Europe et dans le reste du monde. En Libye toute proche, comme au Mali et dans les autres pays africains d'obédience musulmane, la musique, ses instruments, les livres, les manuscrits, les spectacles, ses acteurs et ses scènes, le cinéma ses images, ses salles sont agressés, endommagés, pillés, détruits. On a l'impression de revivre le scénario des années 1990 en Algérie : les actrices immolées par leurs frères, les instruments brûlés, les attentats dans les salles de spectacle, les exécutions sommaires (Matoub), les assassinats de nombreux journalistes. N'oublions pas aussi le combat continuel que le comédien Fellag continue á mener d'Algérie en France.

Pourquoi *Timbuktu* de A. Sissako est parvenu á s'ouvrir la porte de la médiatisation mondiale ? Il avait été interdit dans une petite ville de France sous la pression des associations musulmanes françaises, même pas intégristes. La vérité dérange, à coup sûr.

Faut-il toujours lier culture et politique ? En partie certainement. L'exemple de *Timbuktu* est instructif. S'il ne brosse pas tout le panorama des exactions jihadistes, il dénonce leur volonté de faire disparaître toute trace qui ne soit pas du dogme religieux.

Les césars, couronnement du Festival cinématographique de Cannes, seraient- ils plus attentifs aujourd'hui à l'absolutisme du pouvoir religieux, maintenant que le monde de l'image français est passé par les kalachnikovs intégristes avec *Charlie Hebdo* ? L'exemple des derniers événements du terrorisme en Europe montre bien que les auteurs de tueries, pourtant de nationalités européennes, ont tous eu un parcours d'acculturation.

Complètement ignorants de leur propre histoire, des rapports avec leur pays d'immigration, des valeurs fondamentales qui permettent à la culture de se développer, ils n'en démontrent qu'un comportement autiste.

Les historiens nous le rappellent bien : une culture se développe mieux en situation de paix. L'incompréhension ne favorise pas le pacifisme. Qu'oppose-t-on à la culture ? Une idéologie qui donne toutes les réponses aux interrogations humaines ? Certainement pas ! Les régimes politiques fondés sur la charia laissent énormément de questionnements dans l'ombre. La réponse religieuse est injonctive ! Elle n'explique pas ! Elle dicte ! Elle impose le silence. Que dire de ce nouvel Etat (EI) qui tente d'envahir le monde à coups d'interdits et qui prône le mariage des enfants, l'esclavage des femmes et des non-croyants, la mutilation, les sévices corporels, la peine de mort ?

Toute culture, toute forme d'art, au contraire, entretient le dialogue avec les croyances personnelles, avec les relations de chacun à la spiritualité, sans empiéter sur les convictions de chacun, ni sur les droits.

Ce ne serait pas la connaissance, la cohabitation universelle qui ont permis le progrès ? Si bien sûr ! C'est par le biais des mouvements culturels et politiques de contestation que la colonisation de l'Algérie s'est arrêtée : il y avait en filigrane le projet social de Jaurès ; des auteurs comme Kateb Yacine, Mammeri, Zola, Gide, Isabelle Eberhardt, Camus, Sartre, Frantz Fanon et bien d'autres.

Qui peut faire comprendre quoi que ce soit à qui ? A part ceux qui inventent à partir de la réalité ! Les artistes. Que peut une société sous un joug politique contraignant ? Elle devient violente, et la violence contenue se déchaîne sur les plus faibles. Quand parle-t-on d'âge d'or de la culture ? Ce n'est pas de richesse dont on parle, mais du développement d'un art de vivre. Il se révèle dans la libre expression de ses artistes, ces architectes qui délicatement savent orner notre environnement, le rendre plus délicat, nos mœurs plus raffinées, ceux qui ont sculpté la pierre et le stuc pour le rendre plus beau ! Laissons la place à nos artistes !

Layachi Salah-Eddine

Actucuit

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS (EL-HAMMA, ALGER)
Samedi 28 février à 14h30 : L'association culturelle Nawafedh Thakafia organise une conférence intitulée «Etats des lieux des écrits satiriques en Algérie» présentée par le journaliste et chroniqueur Brahim Kara Ali et le nouvelliste et chroniqueur Saïd Ben Zerga et animée par le docteur en théâtre metteur en scène et critique théâtral Habib Boukhelifa.

LIBRAIRIE INTERNATIONALE OMEGA (HÔTEL EL-AURASSI, ALGER)
Samedi 28 février de 14h à 18h : Le poète Ahcene Mariche présentera ses recueils de poésie en 4 langues : tamazight, français, anglais et arabe.

MAISON DE LA CULTURE MOULOUD-MAMMERIE DE TIZI-OUZOU
Mercredi 25 février à 10h : Tournage de la pièce *Achur* par la compagnie théâtrale Ibghas.
Du 26 au 28 février : Evocation Mouloud Mammeri.
Jeudi 26 février à 14h : Rencontre mensuelle «Parole aux artistes» avec Mourad Khane, Ali Ferhati, Saïd Ghezli, Meriem Hammani et Abdellah.
Samedi 28 février à 10h : Vente-dédicace du livre *Meski* (édition ENAG), animée par Mohamed Hammoutene.

SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)
Samedi 28 février à 18h : Concert de Beihdja Rahal.

CAFÉ LITTÉRAIRE DE BÉJAÏA :
Samedi 28 février à 14h : L'auteur Younes Adli animera son café littéraire autour de son ouvrage *La Pensée Kabyle* au Théâtre régional Malek-Bouguermouh de Béjaïa.

GALERIE EZZOU'ART DU CENTRE COMMERCIAL & DE LOISIRS DE BAB-EZZOUAR (ALGER)
Jusqu'au 12 mars : Exposition de peinture «Shadi madi quali rassi » de l'artiste Princesse Zazou.

CENTRE CULTUREL MUSTAPHA- KATEB (5, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)
Jusqu'au 12 mars : Exposition collective «Le Signe», avec les artistes Saliha Khelifi, Zola Djenane, Zahia Kaci, Noureddine Chegrane, Abdelmadjid Guemroud, Mustapha Ghedjati, Noureddine Hammouche, Omar Kheiter, Ahmed Stambouli et Karim Sergoua.

SALLE IBN KHALDOUN (ALGER-CENTRE)
Jeudi 26 février à 19h : Concert de l'artiste jordanienne Macadi Nahhas. Prix du billet : 600 DA

GALERIE D'ARTS ASSELAH (39, RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER)
Jusqu'au 28 février : Exposition de peinture de l'artiste Chafa Ouzzani.

TNA GALLERY (RUE BOUZRINA, EX- RUE DE LA LYRE, CASBAH, ALGER)
Jusqu'à la fin du mois de mars : Exposition collective d'arts plastiques et de photographies «Hors Champ» par Mustapha Nedjai, Hellal Zoubir, Karim Sergoua, Rachi Djemai, Rachid Nacib, Malek Salah, Adlène Samet et Nasser Medjekane.

ESPACE LA BAIGNOIRE (3, RUE DES FRÈRES-OUKID, SQUARE PORT-SAÏD, ALGER)
Jusqu'à la fin du mois de février : Exposition collective de photographies «Chawari3 10x10».

GALERIE BOUFFÉE D'ART (RÉSIDENCE SAHRAOUI, LES DEUX BASSINS, BEN-AKNOUN, ALGER)
Jusqu'au 28 février : Exposition de l'artiste Mustapha Adane.

BIBLIOTHÈQUE MULTIMÉDIA BACHIR-MENTOURI (5, RUE BACHIR- MENTOURI, ALGER)
Jusqu'au 28 février : L'établissement Arts et Culture de la wilaya d'Alger, en partenariat avec la maison d'édition Synopsis, organise une exposition de livres.

MUSÉE PUBLIC NATIONAL DU BARDO (3, RUE FRANKLIN-D. ROOSEVELT, ALGER)
Jusqu'au mois de mars : Exposition «Pouvoirs des perles d'Afrique» (collection de Tonia Marek).

ESPACE DE LOISIRS ET DE DÉTENTE POUR ENFANTS KIDZLAND (CHÉRAGA, ALGER)
Chaque jour : Spectacles d'attractions pour les enfants de 3 à 12 ans.

MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)
Jusqu'au 28 février : 6e Festival international d'art contemporain.

INSTITUT CULTUREL ITALIEN
Cours de langue italienne, inscriptions ouvertes : session janvier, février, mars 2015. Pour toute information :
Tél. : 021 92 38 73/021 92 51 91

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Jusqu'au 28 février : Exposition de peinture «Emotion Plurielle» de l'artiste Fatiha Bisker.

GALERIE D'ARTS AICHA-HADDAD (84, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)
Jusqu'au 28 février : Exposition de l'artiste Ahmed Mebarki.